

La sagesse des clowns

Quand le sage pointe la lune, le fou regarde le doigt. Texte et idée originale de Serge Bonin, Catherine Dorion et Nicola-Frank Vachon, mise en scène de Marc Doré, au Théâtre Périscope du 15 janvier au 2 février 2008

Jacqueline Bouchard

Number 220, May–June 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16931ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2008). La sagesse des clowns / *Quand le sage pointe la lune, le fou regarde le doigt*. Texte et idée originale de Serge Bonin, Catherine Dorion et Nicola-Frank Vachon, mise en scène de Marc Doré, au Théâtre Périscope du 15 janvier au 2 février 2008. *Spirale*, (220), 52–53.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La sagesse des clowns

QUAND LE SAGE POINTE LA LUNE, LE FOU REGARDE LE DOIGT

Texte et idée originale de Serge Bonin, Catherine Dorion et Nicola-Frank Vachon, mise en scène de Marc Doré, au Théâtre Périscope du 15 janvier au 2 février 2008.

par JACQUELINE BOUCHARD

À la veille d'entrer en scène au Périscope, les comédiens avaient le tract malgré l'accueil enthousiaste qu'on leur avait réservé en 2006 à Premier Acte. Inutilement. Car tant le public que la critique, en 2008, craquent pour cette idée originale produite par la jeune troupe Le Soucide Collectif et mise en scène par Marc Doré.

De leur regard critique posé sur notre société, nous retenons une prise de position lucide livrée dans une manière extrêmement personnelle : une façon de rire du désespoir et de bouger à travers tout ce qui cloche dans notre monde, une saine énergie qui nous entraîne hors de la tristesse et de la solitude, vers quelque espoir qu'il est possible de construire. Je ne peux éviter de faire une comparaison avec certains films actuels qui, sur le même thème, demeurent résolument noirs, dans tous les sens du mot. Je pense à *La question humaine* par exemple, dont les atmosphères se rapprochent de la scénographie de *Quand le sage pointe la lune, le fou regarde le doigt*. L'esthétique léchée du film est sinistre, glaciale, et son scénario aussi sombre que la fumée des cheminées de l'usine qu'on y voit. Dans la pièce qui nous occupe ici, le décor *trash* de Vanessa Cadrin campe aussi un environnement industriel avec sa tour de détritiques qui s'élève sur la scène. Composée en grande partie d'objets achetés dans des comptoirs de charité, elle n'est pourtant pas lugubre. Non seulement les boîtes pleines de ces trésors récupérés ont-elles stimulé le processus créatif des comédiens, mais une fois ces trésors assemblés et érigés en sculpture, l'ensemble devient ludique lorsque trois hurluberlus entrent en piste pour exécuter une parade décousue et rafraîchissante. Il n'y a pas de progression narrative dans l'ensemble des tableaux qui éclatent les uns après les autres. À travers telle ou telle scène loufoque dont on se souvient, c'est un message réconfortant, une émotion positive qui demeure. Le quotidien est

abordé sans ménagement et renvoyé à ses devoirs avec une petite claquette dans le dos. Jean qui pleure et Jean qui rit.

Clowneries critiques

Cette manière propre au Soucide Collectif, c'est celle du clown. Cela date de l'époque encore récente où les comparses étaient étudiants. En 2004 au Conservatoire, souligne Catherine Dorion dans le programme du spectacle, « *Nicola et moi on s'amusait à voir la vie avec les yeux d'un clown* ». Il paraît en effet que les petites agressions d'autrui nous apparaissent sous un jour différent lorsqu'on imagine les gens désagréables avec un nez de clown. La pièce actuelle a elle-même pris forme à ce moment, à partir d'une improvisation sur le suicide jouée par les deux comédiens dans un cours de Marc Doré. C'est aussi ce qui a inspiré le nom de la compagnie : le Soucide Collectif.

Il y a donc beaucoup de clowneries dans cette création qui s'alimente à tous les genres : un éclectisme dans les sources qui témoigne sans doute de la démarche du trio et des intentions de la pièce qui se moque des moules rigides qui emprisonnent notre pensée et nos comportements : poids du conformisme social, emprise de la consommation de masse, dictature des informations, uniformité des opinions. Lorsque les *sages* parlent, on entend une langue qui évoque autant les néologismes de Sol que le style de certains humoristes ; on les voit porter des nez rouges, aller de culbutes en maladrasses en se ménageant toutefois des plages de symbolisme ronronnant ; ils manipulent la métaphore d'une main en concoctant de l'autre des caricatures de premier niveau.

Un des clous du spectacle, salué unanimement *in situ*, est la performance gestuelle de Nicola-Frank Vachon en chef d'orchestre. Sur une musique de Paganini, voilà qu'il

incarne littéralement l'œuvre du maître, corps et âme, au point que les notes semblent émaner de son personnage. Le comédien a d'ailleurs réalisé l'excellente conception sonore du spectacle où le son est précisément conçu comme un « mime », comme un « acteur » capable de nous signifier des caractères,

des émotions, des événements, ce que les numéros des clowns au cirque exploitent bien.

Et puis, qu'est-ce qu'un clown ? Quelqu'un qui peut traiter de grands sujets à travers des pitreries, qui met bruyamment en évidence nos travers humains. C'est tantôt un égoïste

Jean-Jules Soucy, *Envahir New York tel que présenté pour financement*, (2007).

Photo Jean-Jules Soucy

ENVAHIR NEW-YORK et plus
INVADING NEW-YORK and more

Ma production couvre une période de vingt-cinq ans, à partir de 1979. Travail critique, populaire certes mais empreint de dérision, de détournements et d'ouvertures. Souvent associé à la collectivité par sa mise en forme ou par sa forme même, ce travail s'est résolument employé à questionner les fonctions de l'Art.

Le goût des d older
bdaapq
aad
o et n oéner
en musique d c'est n éssener
bdaa en musique si n é lo

Comment se fait-il que le milieu se mobilise si peu pour venir à la Baie des Ha! Ha! Dans les cinq dernières années, personne n'est venu, de l'association des retraités du Louvre aux Amis du Guggenheim, des Christo, Ben et Sterbak, Lewitt et Buren ; à leur décharge peu d'ouvrages sérieux mentionnent et documentent cette destination. Richard Martel (directeur du Lieu à Québec) nous a visité en août, mais bon, il est natif de la Baie des Ha! Ha! Il a ensuite quitté pour la Baie du Ha! Ha! dans le parc national du Bic près de Rimouski.

Mon père et ma mère sont nés à Miguasha dans la Baie des Chaleurs ; mariés ils ont ensuite quitté pour la Baie des Ha! Ha!

MIGUASHA BAIE DES CHALEURS
BAIE DES HA
MIGUASHA C LEURS
CURSUS L'IMAGE

bdaa

Baie du Ha! Ha! MIGUASHA BAIE DES CHALEURS

Et qu'ont en commun, outre leur nom, ces trois baies ? Les trois se trouvent sur le quarante-huitième parallèle au même titre que Paris, Stasbourg, Stalingrad et Victoria B-C. Loin de moi l'idée d'en profiter mais le fait est que mon voyage au Canada (sur un vélo stationnaire faut-il le rappeler) consistait en un aller-retour La Baie / Victoria / La Baie.

Que s'est-il passé au musée ?

QUELQUE CHOSE À CACHER de Dominique Barbéri
Gallimard, « NRF », 159 p.

par MARIE CLAIRE LANCÔT BÉLANGER

pompeux et parfois méchant qui se répète avec satisfaction et surligne à gros traits, jusqu'à la grossièreté, ce qu'il dit et fait. Tantôt un poète faussement naïf qui transforme en questions brûlantes des petits riens apparemment sans importance. Un pourfendeur de mensonges, lui-même non exempt de contradictions et les assumant : il fait tomber les masques, bien à l'abri derrière le sien propre, son nez.

« Quand le sage pointe la lune », c'est tout cela que les personnages expriment. Nicola-Frank Vachon revêt des pelures plutôt coriaces, celles des gagnants qui s'en sortent assez bien, tels l'employeur, la vedette, le sauveteur. Catherine Dorion demeure le plus souvent infantile, fragile, voire perdante ; c'est une tendre, sensible jusqu'à la fin, celle qui voit ce que pointe *le sage*. Serge Bonin, quant à lui, apparaît, pourrait-on dire, comme la cinquième roue du carrosse. C'est le troisième clown qui vient perturber la dynamique du duo : notre société qui fonctionne grâce à des stratégies d'ingénierie produit forcément des marginaux surnuméraires, des empêcheurs de tourner en rond dont on ne sait que faire.

Tout cela est malaxé par la troupe sur un rythme effréné et très physique, qu'il s'agisse du débit du texte ou du mouvement sur scène. La quantité des événements scéniques empêche de s'y attarder et d'en assimiler la totalité et la qualité des répliques donne souvent envie de les réentendre.

Mises au jeu

Texte et jeu ont été tricotés ensemble sous la direction de Marc Doré. Lors de la discussion après la pièce, le metteur en scène redira avec force que c'est de l'acteur qu'il faut partir, qu'il n'a jamais « travaillé » avec des auteurs morts. Si les choix professionnels des trois artistes semblent refléter les enseignements de leur ancien professeur, la création du spectacle a néanmoins demandé des compromis... manifestement fructueux. Appliquant la tactique du jeu, technique pédagogique qu'il a toujours privilégiée, Doré avait prévu les comédiens de ne pas essayer de dire quelque chose, mais de jouer, d'improviser : ce qui leur importait allait forcément suivre. Alors que ces derniers notaient soigneusement par écrit leurs expé-

riences de travail en évolution, lui poussait l'émotion en avant, faisant délibérément obstacle à la fabrication d'une histoire.

Dans la forme actuelle du spectacle, on dit beaucoup de choses, on réfléchit énormément devant cette histoire improvisée qui n'en est finalement pas une : ce pourrait être une histoire sans fin, dans laquelle des éléments d'actualité ou des chapitres viendraient sans cesse s'ajouter et trouver leur place. Car la durée du spectacle, qui fut allongée depuis sa création en 2006, semble varier d'une fois à l'autre. Si certains spectateurs en redemandent, d'autres estiment qu'elle pourrait être plus courte sans perdre de son acuité. Et la fin, dont la poésie donne tout son sens au titre, pourrait peut-être harmoniser son ton avec les couleurs baroques de ce qui précède. Il est certain que chaque représentation permet sans problème de telles improvisations, ce qui donne, selon les propos rapportés par Doré dans le programme, le spectacle « *le plus jeune en ville* ».

On peut parler à ce point de vue du contenu, de l'emballage et de la livraison. À travers les réactions enthousiastes d'un public de tous âges, on constate que les jeunes reconnaissent leurs propres préoccupations dans ce « *spectacle jeune* » : par exemple, la difficulté de prendre sa place dans le système tout en demeurant soi-même, authentique et original ; la nécessité de commencer le plus souvent « *au bas de l'échec* » dans un monde de consommation où tout semble aisément acquis, où le vedettariat paraît trop facilement accessible ; l'irréalité de la mort ; le manque de tendresse compensé par un marketing de la performance sexuelle ; le manque d'amour et de présence à l'autre qui entraîne névrose existentielle, dépression ou suicide. Ce dernier thème est le leitmotiv du texte : « être là », ne pas être là. « Être là » seulement en apparence.

Dans la pièce, un personnage qui attire l'attention en « installant » son suicide négocie le report de sa décision en échange d'une manifestation de sympathie. On pourrait, dans le même sens, recevoir le spectacle du Soucide Collectif comme un cri d'alarme. Mais ce cri serait un beau dévouement verbal, un dévouement festif où les auteurs ne demandent rien pour eux-mêmes, seulement pour notre société. ☪

Cela pourrait être le reflet d'un visage dans un tableau. Ou un questionnement à partir d'un tableau ; ce tableau commandé par une mère endeuillée après la mort de sa fille en couches, à la fin du dix-neuvième siècle. Ou un autre tableau d'une collection particulière rassemblée dans une ancienne propriété élégante, bordée d'un parc, comme le fut, jadis, la Boulaye qui, elle, s'effrite et s'use sans que l'on s'occupe d'elle. Le héros du roman est gardien dans cette maison transformée en musée ; il y travaille aux archives et est peintre à ses heures. Il a fait les Beaux-Arts et son père, le docteur Lagarde, lui a trouvé ce job pour qu'il sorte de sa léthargie parisienne et miséreuse. Ainsi, il revient vers sa ville d'origine. On ne saura pas son prénom. Ou se sera-t-il dissout dans la pluie qui ne cesse de tomber sur cette petite ville, N, sise au bord de la Loire, là où le fleuve est si large qu'il y flotte des îles rêveuses et ocre. Là où la pluie ne cesse de tomber en vacarme, en odeur, en couleur, en sensations multiples auxquelles le lecteur participe, auxquelles il ne peut rester indifférent.

Gardienne muette de ces tableaux, la mémoire de cet homme, celle du narrateur, est réveillée par une visiteuse en cette fin d'après-midi de veille de la Toussaint alors qu'il pleut des cordes, une revenante qui le troublera autant qu'elle savait le faire, vingt ans auparavant. Les guirlandes de petites citrouilles d'Halloween, là-bas, n'ont pas encore la notoriété d'ici ; luttant contre la pluie, elles éclairent de façon blafarde ce roman qui s'arrête, en pleine énigme, deux mois plus tard, quand le présumé assassin est détenu. Barbéris, après avoir si admirablement parlé de l'enfance (*Le temps des dieux*, 2000), aime les romans à crime. Cela ne fait pas d'elle un auteur de polars. Plutôt un auteur qui crée des climats comme personne d'autre et dont le personnage central qu'est la pluie voisine avec le sombre éclat des réminiscences.

La pluie détrempe le regard

La pluie se double ici du regard du peintre. Cela donne des tableaux très doux dans leur luminosité ambre et grise. On habite le regard du narrateur en étant rapidement imbibé de pluie, du froid d'automne, d'odeur, de couleur terreuse. Il recrée la flânerie des longs jours d'été au bord de la Loire alors que les adolescents errent désœuvrés à la sortie des cours, ou lors des vacances. Il pénètre dans l'âme des personnages dont il suit les désirs, les pensées, les gestes, les hésitations. On a peine à sortir de ce récit très dense, plein de ramifications clandestines. Les personnages s'imposent, intriguent, dans leur opacité même : Marie-Hélène, la fille de la Boulaye, assassinée, qui avait tendance à « *se consumer vive* », l'ingénieur conducteur de la Rover, Massonneau détective, gendarme et compagnon de chasse, les garçons et les filles du lycée, Isabelle à Paris dont l'image se mêle en rêve avec celle de Marie-Hélène, la grand-mère et le cimetière, les personnages des tableaux, Clara, Madeleine, Louise, *Madame de Soigne*, les forains douteux et jusqu'à la serveuse du restaurant la Chaîne d'Or qui trouble la recherche du coupable en laissant tomber : « *La vérité, elle l'a emportée dans sa tombe.* »

De façon paradoxale, l'intensité du mystère noué autour des personnages et du crime, la couleur assombrie des fenêtres et des ciels voilés tranchent avec la clarté de l'écriture de Barbéris. Les contours un peu flous des personnages évoquent ceux de Modiano ; chacun pourrait avouer : « *À Paris, quand on vient de province, on a toujours quelque chose à cacher.* » La mémoire, la difficile représentation du temps, une certaine lenteur dans les gestes face aux bourrasques de vent et aux rafales de pluie, le silence à travers le ruissellement, la solitude de chacun, la tache mauve du lilas fabriquent une petite musique insistante dont je ne peux me lasser. ☪